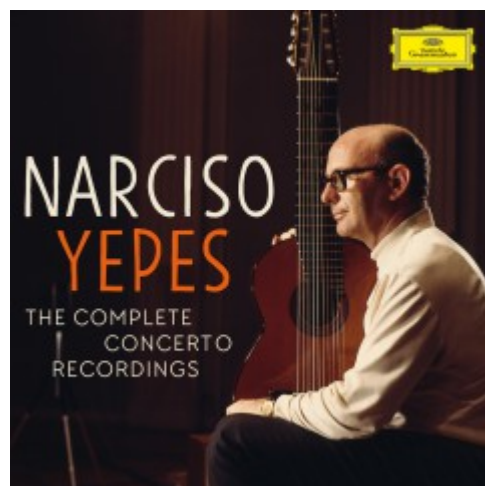


CD, coffret Narcisso Yepes : The complete Concertos recordings (5 cd Deutsche Grammophon)

CD, coffret Narcisso Yepes : The complete COncertos recordings (5 cd Deutsche Grammophon). Décédé en mai 1997, le guitariste espagnol (né à Lorca en novembre 1927) Narcisso Yepes, incarne l'âge d'or de la guitare classique que Deutsche Grammophon a accompagné pendant plus de 20 années, en particulier de 1969 à 1979, soit une décennie parmi ses meilleures années comme interprète. Quadra puis quinqu, Yepes, ancien élève musicien au Conservatoire de Valence et d'origine plutôt modeste, se révèle subtile concertiste, soucieux de mettre en lumière une technicité souple et éloquente que son jeu précis, rond, chaleureux enrichit, en particulier dans plusieurs Concertos créés pour lui, et des transcriptions d'après Vivaldi (initialement pour luth), Granados, Falla, Albéniz (initialement pour piano)... entre autres. Le film Jeux interdits (René Clément, 1952, Narcisso Yepes a alors 25 ans et incarne la nouvelle génération d'interprète) le propulse internationalement, en particulier grâce à la pièce de Fernando Sor, à peine remanié. La musique angélique irradiante lumineuse exprime la tendresse d'une enfance sacrifiée sur l'autel de la guerre et de la barbarie humaine, enfance de la très jeune orpheline Paulette (5 ans) dont les parents on été mitraillés dans un convoi sur une route de la France de l'Exode de 1940... L'énergie palpitante du jeu de Yepes traduit magnifiquement la poésie pure, pleine



d'espérance comme de blessures que le film de René Clément communique. Hélas pas de Jeux Interdits dans le coffret mais le Concerto de Rodrigo saura tout autant traduire et transmettre le feu pudique d'un Yepes souverain en son style.

Guitare concertante chez Deutsche Grammophon : 1969-1979

Narcisso Yepes, la probité de l'art



Celui qui inaugura sa carrière officielle sous la direction du chef Ataulfo Argenta (l'élève de Karl Schuricht et qui créa l'orchestre de chambre de Madrid en 1949), dans le fameux Concerto d'Aranjuez de Joaquín Rodrigo, – ample concerto néobaroque et résolument méditatif et chambriste si proche du tempérament naturel de Yepes (pièce présente ici dans deux enregistrements, celui inaugural de mai 1969 puis celui plus tardif qui clôt le cycle, réalisé à Londres en avril 1979), s'affirma surtout pour la grande technicité avec laquelle il s'était rendu maître de sa guitare à 10 cordes. Un instrument que Maurice Ohana a mis en scène dans le fameux Concerto (Tres graficos / Trois graphiques pour guitare et orchestre-) composé spécialement pour le guitariste et ici enregistré avec le LSO et Rafael Frübeck de Burgos en janvier 1975).



Le coffret édité par Deutsche Grammophon réunit en 5 cd l'intégralité de ses enregistrements de concertos effectués entre 1969 et 1979. Outre le Rodrigo de 1969, distinguons surtout les Concertos de Giuliani (1977), Bacarisse/Halffter (1972), Ruiz-Pipo (1975), Villa-Lobos et

Castel Nuoco-Tedesco (1976), auxquels le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo (enregistré deux fois, à 10 années d'intervalle)

apporte un complément plus méditatif et atemporel. Tout l'art de Narcisso Yepes est là, concentré dans ce condensé de musique baroque, néo baroque, et contemporaine : concentration mesurée, et sonorité limpide, aux côtés d'une digitalité précise voire arachnéenne. Et toujours sur chacune des pochettes de cette collection choisie, le visage concentré, simple d'un homme mûr quasi chauve, dont les yeux en forme de sourire se cachent derrière de grosses lunettes... Yepes c'est la probité de l'art, qui n'a besoin ni du masque séducteur de la jeunesse, ni d'un effet marketing décalé pour affirmer sa souveraine musicalité. Modestie et mise sans prétention d'un immense interprète. Coffret événement.

CD, coffret Narcisso Yepes : The complete Concertos recordings (5 cd Deutsche Grammophon). CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.

LIRE aussi la présentation du coffret Narcisso Yepes sur [le site du Club Deutsche Grammophon](#) :

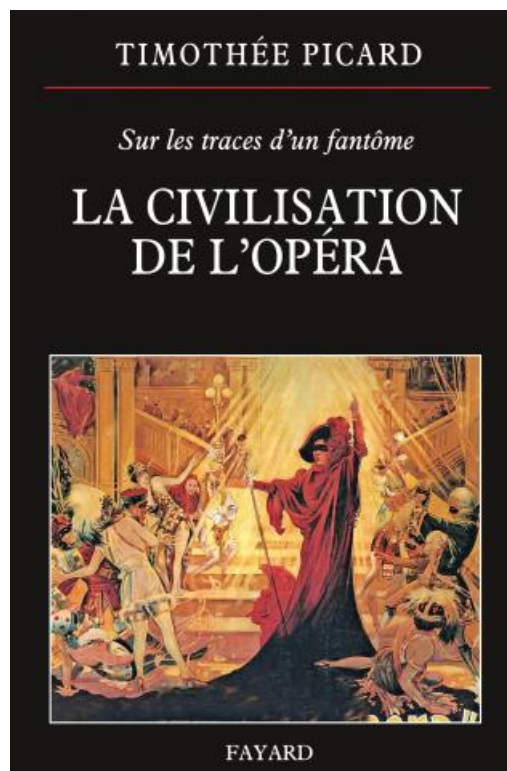
Livres, compte rendu critique. Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016))

Livres, compte rendu critique.
Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016)).

Le titre de cet essai global, emprunte à Nietzsche une posture partisane, celle où le philosophe encore ami de Wagner, défendait dans son propre essai, « La Naissance de la tragédie grecque », l'opéra germanique seul héritier digne depuis l'opéra italien de Monteverdi, et comme lui véritable prolongement critique et évolutif sur la forme chant/théâtre. L'auteur se saisit d'un autre penseur critique,

Walter Benjamin, qui déclare vis à vis du roman de Gaston Leroux (paru en 1910), journaliste devenu écrivain et précurseur du cinéma Pathé, que Le Fantôme de l'opéra est bien « l'un des grands romans sur le XIXème siècle ».

Aujourd'hui, ceux qui ont lu le livre ou sont capables d'en citer quelques chapitres, tout au moins retracer la construction de certains passages, sont bien peu nombreux (ormis peut-être la scène où le Fantôme monstrueux, Erik, paraît au Bal, masqué sous les traits de la Mort Rouge en allusion à la nouvelle macabre, terrifiante de Poe-), tant l'histoire du Fantôme de l'Opéra, ayant survécu à son origine littéraire et romanesque, inspire chanteurs, auteurs de séries télévisuelles, surtout comédies musicales dont celle signée Lloyd Webber, dépasse tous les succès l'ayant précédé. Génie romanesque doué d'une construction astucieuse (Le Mystère de la chambre jaune, premier chef d'œuvre de 1908), Leroux défie les lois habituelles du genre, aimant principalement fusionner les registres poétiques : onirique, fantastique, terrifiant, spectaculaire. Avant d'être cinématographique, son écriture est opératique. Consciente des effets visuels et imaginaires qu'elle produit, et géniale dans sa façon de les amener comme de les agencer. Mais le texte interroge moins les clés de



l'écriture du dramaturge que la fascination exercée par son sujet, ce que signifie à chaque époque de réception, le choix du thème opéra et comment la perception et l'esthétique de Leroux a enrichi considérablement le mythe...

D'où vient cet attrait pour le roman français ? Ne serait-ce pas plutôt au fond, ses personnages (dignes du trio opératique romantique : un ténor, un baryton méchant – soit le monstre, et entre les deux, une soprano indécise ?), ou mieux : son sujet, l'Opéra, comme lieu et comme genre ?

Le mythe de l'opéra à travers les avatars du Fantôme de l'Opéra...

Fantômes et mythe de l'Opéra

L'essai prend à bras le corps toutes les péripéties et les avatars nés depuis le roman de Leroux, engage un questionnement philosophique sur la question de l'opéra lui-même : miroir, emblème, « métonymie », symptôme de la société, et donc par extension et références, « signe » de la civilisation elle-même, en particulier celle du XIX^e, qui a produit le sommet de cette évolution qui fusionne opéra et société, le Palais Garnier. Le vaisseau créé par Garnier



(admirateur de Théophile Gautier et de Dumas) en 1875, prend son origine au Second Empire, luxueux et décadent, et s'impose à l'imaginaire des bons bourgeois de la III^e République, arrogants, prétentieux, parfaitement parisiens c'est à dire, fastueusement vaniteux. C'est le lieu où on écoute autant qu'il fait s'y faire entendre ; observer autant qu'il faut s'y faire voir... L'escalier monumental suffit à rappeler que ses abords sont d'abord des espaces publics, au caractère mondain et social. En somme si Stendhal a écrit la chronique de l'opéra aristocratique depuis la Scala (au tout début du XIX^e), Leroux au début du siècle (suivant), à l'époque post industrielle et impressionniste, reconstruit le mythe de l'Opéra de Paris, qui reste encore la capitale du XIX^e siècle et concentre les caractères les plus marquants de la France des Grands Magasins, des Boulevards, des gares, des chemins de fer.

Tout en restituant les nombreuses sources littéraires comme les hommages de Leroux, l'auteur inventorie ce que le roman intègre, n'écartant pas le contexte des œuvres contemporaines (Zola, Verne...), ni l'analyse objective de sa construction dramatique comme ses personnages : Christine se laisse mélancoliquement portée au bras de Raoul dans le dédale du Palais Garnier, à la fois grotte minérale et Atlantide en son lac, mais aussi se voit subjuguée d'abord par le monstre mystérieux, alors conquérant sublimé, avant de le considérer pour ce qu'il est (et pour ce qu'il ambitionne petitement): un petit bourgeois (plutôt qu'un véritable héros d'opéra), ayant creusé son appartement cossu, d'un kitsch inepte, pour y séquestrer sa future épouse : mari étrié et confort poussiéreux, l'idéal et la figure héroïque démoniaque perdent ainsi de leur lustre.

Plutôt qu'un motif, décor interchangeable-, l'opéra atteint grâce au roman de Leroux, le statut d'un mythe, aux confluents des genres, entre industriel, criminel et fantastique. La Londres du XIX^e a produit Jack l'Eventreur ; le Paris post hausmannien, celui de Garnier, recueillant le décadent Second Empire, et aussi l'idéal républicain de la III^e République,

engendre un nouveau métissage, le terrifiant pathétique (dans la mouvance d'Elephant man) et du surnaturel artistique : le monstre et la diva composent un duo éclectique, promis à bien des légendes et des fantasmagories en séries. La performance « monstrueuse » de la cantatrice, comme l'aspect hideux du fou masqué, s'exaltent l'une l'autre.



A travers toutes ses adaptations variées, c'est le mythe de l'Opéra, ses connotations fantastiques et dramatiques, tragiques et pathétiques qui se manifestent sans s'épuiser. Confronté au miroir social qu'il suscite, l'opéra pose clairement la question au centre de l'essai : qui sont les véritables monstres et où sont-ils ? ou plutôt s'il y a un monstre donc un mystère, je vais aimer. L'opéra après tout ne serait pas aussi, aimer se faire peur, soit la grand théâtre de l'effroi ? A l'heure des séries de plus en plus inventives sur le plan des scénarios (voyez l'excellente Penny Dreadfull, sommet des registres mêlés mais ici exclusivement britannique : onirisme, romantisme gothique, surnaturel satanique, fantastique et terrifiant spectaculaire où sont mêlés très habilement Wilde, Shelley, Frankenstein et le loup garou, jusqu'au Dracula de Stocker), le roman de Leroux s'affirme comme un modèle dramatique. En traitant le mythe de l'opéra, il en exposé toutes les composantes d'attraction.

Porteur d'une interrogation salvatrice, l'opéra en quête de lui-même, même au cœur de la culture mondialisée, standardisée, n'a jamais mieux attiré, cristallisant même toutes les attentes dans le genre du spectaculaire et du fantastique. A l'opéra, j'aime avoir peur (comme au cinéma) mais avec ce surcroît de réalité que diffuse les planches, l'orchestre en fosse, le chef qui s'agite, et les chanteurs qui jouent leur voix sur la scène. A celui dont on disait qu'il était un genre élitiste et mort, l'auteur consacre donc une manière d'hommage, face à son pouvoir inusable, tant de fois décrié (car soit disant poussiéreux, codifié, ridicule),

mais toujours étonnamment vivace, captivant. Le roman de Leroux a su saisir l'essence de l'opéra à travers les âges : son indéfectible pouvoir d'attraction. L'auteur en démêle les multiples clés d'accès et de compréhension. Lecture indispensable.



Livres, compte rendu critique. Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016).

EAN13: 9782213681825. 760 pages. Prix indicatif :35

€. CLIC de CLASSIQUENEWS de Février et mars 2016.

[Le Théâtre Mogador à Paris reprend Le Fantôme de l'Opéra, version Andrew Lloyd Webber](#), à partir du 13 octobre 2016 (30ème anniversaire de la création du spectacle, chanté en français). Et dans son livre, l'auteur annonce de nombreuses nouvelles adaptations du Fantôme de l'Opéra de Leroux en séries et au cinéma...

Faust's Box au TAP de Poitiers



Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30. Faust in the box / Faust's Box, création. Nouvel objet sonore en création à Poitiers avec cette production inclassable dans sa forme musicale mais si riche en sens et questionnement que son thème suscite : Faust (dans une

boîte) interroge la destinée humaine, le sens d'une vie terrestre. Désirs comblés au delà de ses espérances, le docteur Faust n'espère ni n'aspire à rien. Peut-il encore vivre ? En a t il encore la volonté et le vouloir ? A trop

s'être perdu, peut-il se (re)trouver ? C'est tout l'enjeu de la nouvelle production qui met en scène les multiples interrogations de Faust dans sa boîte.

Création au TAP de Poitiers

Faust's Box / Faust in the box

Andrea Liberovici / Ars Nova ensemble instrumental



Faust est seul, enfermé dans une boîte. Il vient d'être damné et il est en fuite. Non plus vers un monde extérieur mais en lui-même. Il ne cherche plus rien sinon retrouver sa voix. S'ouvre alors un dialogue entre lui et son ombre. **La chanteuse Helga Davis**, remarquée dans la recreation de Einstein on the Beach de Philip Glass et Robert Wilson, campe un Faust ni homme ni femme. Un être qui pense et dit à la fois l'horreur et le miracle de la condition humaine. Narrateur, chanteuse et musiciens interprètent une partition à la croisée des esthétiques, démultipliant les espaces grâce à l'électronique

et ouvrant la voie à de multiples illusions sonores. Andrea Libero­vici signe une œuvre très originale pour voix, corps, instruments, ombres en mouvement, et crée un seul et même langage, nouveau et profondément expressif.

FACE AU MIROIR... Andrea

Libero­vici qui a conçu la musique, le texte et la mise en scène du spectacle imagine Faust dans un ultime face à face : lui-même et son ombre. C'est face au miroir, le bilan d'une existence en quête de sens. Le héros (la chanteuse Helga Davis) interroge l'enjeu et le but



d'une vie terrestre à travers sa propre quête. C'est un voyage intérieur et intime qui à travers l'évocation de son enfance, de l'amour, du pouvoir, de l'argent, récapitule enjeux et désirs, finalité et moralité de toute une vie, entre passion, désir, ambition. Face au miroir de son âme, que va découvrir Faust de lui-même ? Le spectacle d'Andrea Libero­vici souligne la vacuité des existences solitaires et désespérées où le lien humain, la conscience à la Nature font défaut. La force du spectacle tient à la figure centrale de la chanteuse-Faust, ni homme ni femme ; au concours d'une voix off (celle de Robert Wilson, préenregistrée, sorte de « ghost-writer » ou narrateur de l'ombre dont la voix structurante mordante et juste par la pertinence des propos, organise l'action et lui apporte sa continuité dramaturgique). Avec l'apport de l'électronique, la réalisation visuelle produit de superbes illusions sonores. Les 7 instrumentistes se fondent dans une réflexion vivante d'une tension irrésistible. Car le théâtre de Libero­vici nous parle à travers Faust du chemin qui s'offre à chacun de nous. Faust, c'est nous.

Le spectacle est repris à Paris, Philharmonie, le 17 septembre 2016 ; puis du 29 novembre au 4 décembre 2016, au Teatro

Stabile de Gènes (Italie)

**Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30. Faust
in the box / Faust's Box, création**

Placement libre / Création

Andrea Liberovici, musique, texte et mise en scène

Helga Davis, chant

Philippe Nahon, direction

Ars Nova ensemble instrumental (7 musiciens)

Robert Wilson, narrateur de l'ombre

Controluce – Teatro d'ombre, ombres en vidéo

Informations
Réservations

Autour de Faust au TAP de Poitiers

**Dialogue des plateaux : Faust, une légende allemande de
Murnau, dim 14 fév 11h**

**Pourquoi les chefs d'orchestre mènent-ils tout le monde à la
baguette ? avec François Martel, jeu 11 fév 18h30**

Une question existentielle à laquelle tentera de répondre par trois fois au cours de la saison un comédien ou metteur en scène avec la complicité d'un musicien ou chef d'orchestre. Ce duo s'interrogera sur une oeuvre du répertoire, un air connu ou un compositeur célèbre, il nous ouvrira avec humour et espièglerie les portes de la musique classique et contemporaine. Des « non-conférences », élaborées avec nos trois orchestres associés, à déguster au bar de l'auditorium.

jeudi 11 février 18h30

***La réponse de François Martel, comédien, avec la complicité
d'Alain Tresallet, altiste d'Ars Nova ensemble instrumental.***

En lien avec Faust in the box



FAUST'S BOX

A TRANSDISCIPLINARY JOURNEY

Création à Poitiers. Faust's Box / Faust in the box



Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30.
Faust in the box, création. Nouvel objet sonore en création à Poitiers avec cette production inclassable dans sa forme musicale mais si riche en sens et questionnement que son thème suscite : Faust (dans une boîte) interroge la

destinée humaine, le sens d'une vie terrestre. Désirs comblés au delà de ses espérances, le docteur Faust n'espère ni n'aspire à rien. Peut-il encore vivre ? En a t il encore la volonté et le vouloir ? A trop s'être perdu, peut-il se (re)trouver ? C'est tout l'enjeu de la nouvelle production qui met en scène les multiples interrogations de Faust dans sa boîte.

Création au TAP de Poitiers

Faust's Box / Faust in the box

Andrea Liberovici / Ars Nova ensemble instrumental



Faust est seul, enfermé dans une boîte. Il vient d'être damné et il est en fuite. Non plus vers un monde extérieur mais en lui-même. Il ne cherche plus rien sinon retrouver sa voix. S'ouvre alors un dialogue entre lui et son ombre. **La chanteuse Helga Davis**, remarquée dans la recreation de Einstein on the Beach de Philip Glass et Robert Wilson, campe un Faust ni homme ni femme. Un être qui pense et dit à la fois l'horreur et le miracle de la condition humaine. Narrateur, chanteuse et musiciens interprètent une partition à la croisée des esthétiques, démultipliant les espaces grâce à l'électronique et ouvrant la voie à de multiples illusions sonores. Andrea Liberovici signe une œuvre très originale pour voix, corps, instruments, ombres en mouvement, et crée un seul et même langage, nouveau et profondément expressif.

FACE AU MIROIR... Andrea

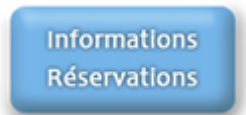
Liberovici qui a conçu la musique, le texte et la mise en scène du spectacle imagine Faust dans un ultime face à face : lui-même et son ombre. C'est face au miroir, le bilan d'une existence en quête de sens. Le héros (la chanteuse Helga Davis) interroge l'enjeu et le but



d'une vie terrestre à travers sa propre quête. C'est un voyage intérieur et intime qui à travers l'évocation de son enfance, de l'amour, du pouvoir, de l'argent, récapitule enjeux et désirs, finalité et moralité de toute une vie, entre passion, désir, ambition. Face au miroir de son âme, que va découvrir Faust de lui-même ? Le spectacle d'Andrea Liberovici souligne la vacuité des existences solitaires et désespérées où le lien humain, la conscience à la Nature font défaut. La force du spectacle tient à la figure centrale de la chanteuse-Faust, ni homme ni femme ; au concours d'une voix off (celle de Robert Wilson, préenregistrée, sorte de « ghost-writer » ou narrateur de l'ombre dont la voix structurante mordante et juste par la pertinence des propos, organise l'action et lui apporte sa continuité dramaturgique). Avec l'apport de l'électronique, la réalisation visuelle produit de superbes illusions sonores. Les 7 instrumentistes se fondent dans une réflexion vivante d'une tension irrésistible. Car le théâtre de Liberovici nous parle à travers Faust du chemin qui s'offre à chacun de nous. Faust, c'est nous.

Le spectacle est repris à Paris, Philharmonie, le 17 septembre 2016 ; puis du 29 novembre au 4 décembre 2016, au Teatro Stabile de Gènes (Italie)

**Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30. Faust
in the box, création
Placement libre**



Création
Andrea Liberovici, musique, texte et mise en scène
Helga Davis, chant
Philippe Nahon, direction
Ars Nova ensemble instrumental (7 musiciens)
Robert Wilson, narrateur de l'ombre
Controluce – Teatro d'ombre, ombres en vidéo

Autour de Faust au TAP de Poitiers

**Dialogue des plateaux : Faust, une légende allemande de
Murnau, dim 14 fév 11h**

**Pourquoi les chefs d'orchestre mènent-ils tout le monde à la
baguette ? avec François Martel, jeu 11 fév 18h30**

Une question existentielle à laquelle tentera de répondre par trois fois au cours de la saison un comédien ou metteur en scène avec la complicité d'un musicien ou chef d'orchestre. Ce duo s'interrogera sur une oeuvre du répertoire, un air connu ou un compositeur célèbre, il nous ouvrira avec humour et espièglerie les portes de la musique classique et contemporaine. Des « non-conférences », élaborées avec nos trois orchestres associés, à déguster au bar de l'auditorium.

jeudi 11 février 18h30

***La réponse de François Martel, comédien, avec la complicité
d'Alain Tresallet, altiste d'Ars Nova ensemble instrumental.
En lien avec Faust in the box***



FAUST'S BOX

A TRANSDISCIPLINARY JOURNEY

Nouvel Alcina à Genève

Genève, Gd Théâtre. Haendel : Alcina. 15-29 février 2016. Le Grand Théâtre de Genève (en réalité le cadre intimiste du théâtre de bois de l'Opéra des Nations) accueille une nouvelle production d'Alcina de Haendel, chef d'oeuvre absolu inspiré de la poésie noire et tragique de L'Arioste, où la passion



amoureuse conduit chevaliers et magiciennes aux bords de la folie solitaire, destructrice. Chacun ici fait l'expérience de l'impuissance, même l'enchanteresse Alcina qui malgré ses pouvoirs, n'est pas la souveraine manipulatrice que l'on pourrait croire : son empire est celui de l'artifice et de l'illusion et gare au moment où en un éclair de pleine conscience, les masques tombent et la magicienne mesure la réalité dérisoire de son pouvoir. Avant les Armide et les Médée de la période des Lumières et des Romantiques, Haendel s'intéresse au personnage central d'Alcina dont il fait une figure de femme surtout humaine, troublante, attachante, et formidablement déchirante. Peu à peu, la magicienne humanisé, sombre dans le noir de l'amertume, la rancœur sourde d'une âme blessée, détruite, dévastée. Car Renaud qu'elle aime et qu'elle a ensorcelé pour qu'il l'aime en retour, en reprenant ses esprits (grâce à ses amis chevaliers et à sa première compagne venue le chercher : Bradamante), comprend qu'il a été trompé ; il n'aime pas Alcina et le lui fait savoir sans ménagement. Terrible et effrayant, l'abîme qui se présente alors à la souveraine impuissante. Qui n'a pas su se faire aimer pour elle même. Qui se fait aimer par magie. Mais pour si peu de temps. Les airs d'Alcina sont d'une effrayante et captivante vérité : ils mettent peu à peu à nu, l'âme déchirée et soumise de la magicienne. Remarquable de subtile effusion,

d'une vérité inouïe à son époque, l'écriture de Haendel, en véritable médecin des âmes, grand connaisseur du sentiment humain, éblouit par l'élégance d'une action fantastique qui se montre cruellement humaine.

[Genève, Opéra des Nations](#)

[Haendel : Alcina 8 représentations](#)

[Les 15,17,19,21, 23, 25,27 et 29 février 2016](#)

Informations
Réservations

[Nouvelle production](#)

Leonardo Garcia Alarcon, direction

David Bösch, mise en scène

Avec Nicole Cabell, Monica Bacelli, Siobhan Stagg, Kristina

Hammarström, Michael Adams... L'Opéra des Nations

La Cappella Mediterranea (continuo)

Dramma per musica en 3 actes de Georg Friedrich Haendel. □ Livret anonyme d'après celui d'Antonio Fanzaglia pour l'opéra L'Isola d'Alcina de Riccardo Broschi, lui-même inspiré de l'Orlando furioso de L'Arioste. □ Créé le 16 avril 1735 à Londres, au Covent Garden Theatre.

Chanté en italien avec surtitres en anglais et français

□ Billets de Fr. 44.- à Fr. 199.- / Location dès le 31 août 2015 à 10h

Conférence de présentation de l'opéra Alcina

Mercredi 10 février 2016, 18h15 au Théâtre de l'Espérance

Diffusion sur Espace 2, samedi 2 avril 2016, 20h.

CD, compte rendu critique. Rossini ! Olga Peretyatko, soprano. 1 cd Sony classical



CD, compte rendu critique.
Rossini ! Olga Peretyatko,
soprano. 1 cd Sony classical. On
voudrait croire à la magie
vocale, le charisme de la
soprano russe née en 1980 à
Saint-Pétersbourg, Olga
Peretyatko (épouse à la ville du
chef Michele Mariotti, – depuis
2012), et qui connaît depuis ces
3 dernières années, une

exposition fulgurante sur la scène lyrique internationale. La
couverture de ce nouveau disque la met en scène en nymphe
lolita à l'italienne, style vita à la romana, dans un style
rétro fifties... L'image marketing joue à fond : on comprend
que les producteurs de chez Sony classical « développe »
l'artiste en la positionnant comme l'exacte petite soeur
d'Anna Netrebko, dont pourtant « la Peretyatko » ne partage ni
le timbre blessé ni le médium charnu et délicieusement
sensuel. Car tout ici est une question de format : si la
soprano séduit par la beauté à la fois ronde et perçante du
timbre, ses limites dans les aigus sont vite atteintes et

dévoilées, comme côté style et caractère, la couleur de la voix convient mieux aux héroïnes alanguies qu'aux piquantes facétieuses (Il Viaggio a Reims, surtout Rosina du Barbier).

Sa Traviata diffusée sur Arte récemment avait de fait affirmé ses talents de tragédienne verdienne... mais dans une palette d'expressions assez réduite et dans une tessiture serrée.

depuis leur coopération à Pesaro en 2006, la diva suit les conseils du chef Zedda...

Olga Peretyatko est-elle une rossinienne d'exception ?

Pour autant, chanter Rossini, indique un déplacement complet du curseur expressif et stylistique, vers ce premier XIXème siècle, c'est à dire aux origines du romantisme italien d'avant Bellini, et qui nécessite de vraies dispositions belcantistes. D'autant que la soprano a choisi pour ce 3ème album Sony, un programme magnifiquement accompagnée, ciselé par un spécialiste du répertoire, Alberto Zedda (partenaire de la diva depuis 2006, l'année de leur rencontre au festival Rossini de Pesaro) dont on se délecte de la subtilité du trait, de la vivacité des accents, de l'euphorie générale d'une baguette qui sait articuler, respirer, taquiner... L'agilité, la précision quasi mécanique des vocalises, le style surtout positionné beau chant (bel canto) exige un talent de diseuse doté de souffle et de finesse. Le programme se déroule en deux parties, indiquant les deux veines poétiques rossiniennes : la pure agilité ouvre le bal (deux airs de Folleville et de Corinne du Voyage à Reims), une prière extatique héroïque (Matilde de Shabran... qui depuis des

décades fait le tremplin jusqu'aux étoiles d'une certaine Edita Gruberova), puis les seria Tancredi et Semiramide (le fameux Bel raggio lusinghier adapté pour la voix légère d'Isabella Colbran) ; enfin en seconde et dernière section, deux airs comiques, ou deux standards rossiniens : alliant virtuosité et expressivité : Una voce poco fa – version soprano-, du barbier de Séville et L'infelice, che opprime sentira du Turc en Italie. Le récital est consistant. Est-il pour autant idéalement convaincant ?

Le timbre est beau, la technique sûre (ceux d'une lyrique colorature), mais... le format réduit et les aigus vite courts, en particulier dans les deux airs les plus exigeants : Matilde de Shabran et Semiramide. Reste Rosina : question de couleur et de caractère, l'abattage et l'intonation exacte lui manquent : pas assez de mordant, de facétie, et l'italien manque parfois de tenue comme d'exactitude. Même sa Fiorilla du Turc en Italie – autre femme émancipée, libertaire à la facétie grave et profonde, manque singulièrement de trouble, de subtilité. Le programme suit exactement les emplois que le chef Zedda a confié depuis leur première coopération à Pesaro à la cantatrice : Folleville et Corinna, Matilde, Amenaide, Semiramide, Rosina et Fiorilla...

C'est donc un programme en demi teintes avec l'impression, en guise de conclusion que la soprano a ciblé trop grand, trop haut dans ce récital surdimensionné pour ses réelles aptitudes. La palette de nuances expressives n'offre pas assez de richesse émotionnelle, d'ambivalence vertigineuse aux rôles que Rossini a écrit pourtant dans une déconcertante subtilité de tons et d'intonation.

Quoiqu'il en soit, Rossinienne, « la Peretyatko l'est bel et bien : sur la scène milanaise en juillet (Scala de Milan), où elle vient de chanter (4-24 juillet) Desdemona dans Otello, aux côtés de Juan Diego Florez, un rôle déjà abordé à Pesaro

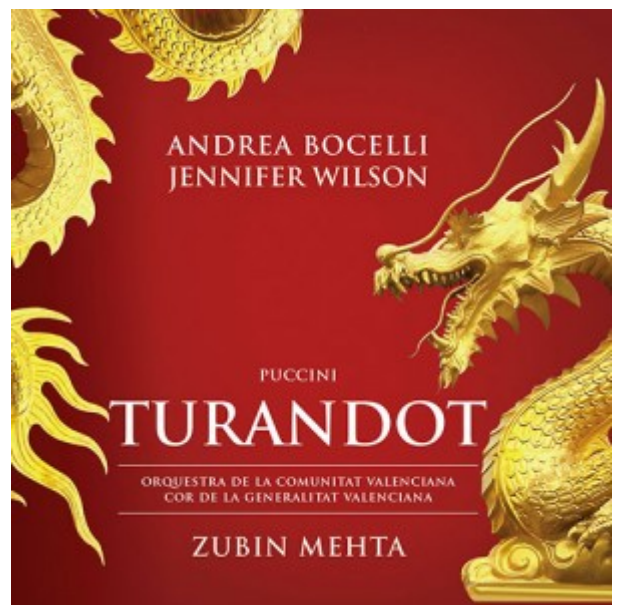
dès 2007. Le disque mettrait-il l'accent sur ses vraies possibilités ?

CD, compte rendu critique. Rossini ! Olga Peretyatko, soprano.
1 cd Sony classical 8887057412.

CD, annonce. TURANDOT nouvelle avec le Calaf d'Andrea Bocelli (Decca, à paraître le 31 juillet 2015)

**CD, annonce. TURANDOT nouvelle
avec le Calaf d'Andrea Bocelli.**
Annoncé le 31 juillet 2015, un
nouveau coffret Decca met à
l'honneur le Calaf du ténor
Andrea Bocelli (né en 1958) :

voix franche, émission directe
et musicalement assurée, le
prince futur époux de la
princesse frigide Turandot gagne
ici après les Pavarotti,
Carreras, Domingo, un ardent
interprète soucieux d'exprimer la vaillance de celui qui au
mépris des risques encourus, démêle les 3 énigmes énoncées par
la fille de l'Empereur de Chine... Inspiré de Gozzi (Turandot,
1761), et enregistré dans la Valence ibérique, l'opéra de
Puccini, laissé inachevé en 1924 par le compositeur italien,
semble une énergie narrative intacte grâce à l'instinct



électrique et fiévreux du chef requis pour conduire les troupes impressionnantes de la fresque orientale (**Zubin Mehta**, familier de la partition pour l'avoir entre autres dirigée à Pékin, à la Cité Interdite dans une production spectaculaire et féérique), d'autant que l'ouvrage à la fois féerie sentimentale et fresque grandiose, mêlant sentimental et terrifiant, nécessite un orchestre colossal et des chœurs au format hollywoodien. Face à Andrea Bocelli, la soprano américaine **Jennifer Wilson**, campe une femme déjà mûre mais vierge, aux aigus tranchants qui cependant sait infléchir sa dureté primitive et répondre à l'amour pur d'un Calaf compatissant... à presque 60 ans, le ténor Bocelli démontre qu'il peut tout chanter avec un aplomb et une musicalité toujours prêts à en découdre. Prochaine critique développée dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com

CD, annonce. Une nouvelle TURANDOT avec le Calaf d'Andrea Bocelli. Annoncé le 31 juillet 2015. 2 cd Decca.

**DVD. Mozart : Don Giovanni.
Schrott, Netrebko,
Castronovo... (Engelbrock,
Baden Baden mai 2013, 2 dvd
Sony classical)**

DVD compte rendu critique. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo... (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical). Dans la mise en scène intelligente et moderniste de Philipp Himmelmann, ce Don Giovanni capté live en mai 2013 au Festival de Baden Baden dévoile plusieurs attraits non négligeables ; l'orchestre sur instruments d'époque d'abord de Thomas Engelbrock sevrant avec une fine caractérisation chaque climat de la partition de Mozart dont on réécoute avec beaucoup d'intérêt chaque trouvaille et trait génial. La sonorité séduisante (cordes à l'unisson), l'équilibre caractérisé des pupitres s'entend dès l'ouverture à la belle énergie, nerveuse et d'une gravitas prenante. Ensuite le cast fournit un autre argument : ex époux à la ville, **Anna Netrebko** – star à Baden Baden et depuis longtemps comme à Salzbourg, tête d'affiche régulière, qui retrouve ainsi le baryton uruguayen **Erwin Schrott**. Les deux convainquent absolument chacun dans leur emploi : en nuisette rose, Anna, ardente, habitée, vraie nature tragique, cisèle chaque couleur de chaque situation comme si elle jouait sa vie, avec petites limites cependant, une attention pas toujours aussi raffinée à l'articulation du verbe, et parfois comme on l'a vu récemment dans un Strauss risqué, une ligne en perte de justesse. Mais par ailleurs quelle intensité sensible ! Sorte de maffieux à la lame facile, Erwin Schrott animal cynique et séducteur faussement amusé, semble agir comme un félin calculateur, tirant profit de tout : l'aisance du jeu scénique et vocal séduisent. A leurs côtés, le Leporello de Pisaroni s'emballe et trépigne comme une vraie nature dramatique, sans forcer : idem pour l'Ottavio de Castronovo, toujours égal et naturellement ardent : il incarne cet embrasement progressif que le fiancé de Anna éprouve avec son aimée aux côtés du provocateur infâme... Moins convaincante à force d'hystérie dans le jeu, l'Elvire de Ernman (le maillon faible de la



distribution avec la Zerlina sans charme...).

Baden Baden a le chic de réunir un plateau digne de Salzbourg. Ne réfrénons donc pas notre plaisir face à cette production très séduisante.



Mozart : Don Giovanni. Erwin Schrott, Anna Netrebko, Charles Castronovo, Malena Ernman, Luca Pisaroni, Balthasar-Neumann-Chor & Ensemble. Thomas Hengelbrock, direction. 2 dvd Sony classical 88843040109. Festival de Baden Baden, live de mai 2013. Illustration : Erwin Schrott (DR)

Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez

Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez. Fin de mois ibérique et romantique pour l'Orchestre de chambre de Paris qui sous le titre d'un programme intitulé « soirée à Madrid »



invite le guitariste Milos dans un classique du répertoire symphonique pour guitare, le célèbre concerto d'Aranjuez de Rodrigo, composé en 1939 au cours de la dernière année de son séjour à Paris et pendant la Guerre civile.

Programme espagnol. Surnommé le « Mozart espagnol », Juan Crisóstomo de Arriaga compose son unique opéra, Los esclavos felices, à l'âge de 15 ans... Précocité, le musicien meurt à 20 ans. Il incarne un style virtuose, parfois fulgurant au diapason d'une vie fauchée avant l'âge mûr. Tout comme Arriaga, Manuel de Falla, un siècle plus tard, étudie à Paris. D'une saveur piquante, Le Magistrat et la Meunière est une première ébauche qui deviendra par la suite Le Tricorne ; c'est un mimodrame, rarement donné comme ce soir dans la version originale, pour petit ensemble. Il en va différemment du Concerto d'Aranjuez, la pièce la plus célèbre de Joaquín Rodrigo (1901-1999), interprétée par le guitariste né en 1983 au Monténégro, Miloš Karadaglić ou tout simplement « Milos », son nom de scène désormais : ses références aux danses

populaires (en particulier dans le finale – Allegro gentile-, la danse de cour associées aux rythmes ternaires...) tentent d'effacer les horreurs de la guerre civile qui déchire alors l'Espagne.

Un nouveau poète de la guitare : Milos



Milos a depuis son enfance une affection particulière pour le folklore et le spleen ibérique : à 8 ans, il a un choc en écoutant Asturias d'Albéniz (par Segovia) que lui fait découvrir son père. Elève à Londres (Royal Academy of Music) de Michael Lewin, l'adolescent Milos apprend son métier en écoutant aussi le guitariste classique

Julian Bream. Le jeune Milos adapte pour la guitare plusieurs pièces de Granados, originellement écrites pour le piano. Il s'agit d'élargir le répertoire comme approfondir la musique espagnole. Dans son premier album discographique édité chez Deutsche Grammophon « Mediterraneo » (juin 2011), Milos enregistre le cœur du répertoire espagnol romantique : autour d'Albeniz, Granados, Tárrega, mais aussi Carlo Domeniconi... Récemment Milos a travaillé avec le compositeur Andrew Lloyd Weber pour le thème principal de la comédie musicale « Theme from Stephen Ward »... En multipliant les rencontres et les formes musicales, le guitariste enrichit une expérience déjà riche dans l'univers de la guitare classique. Le Monténégrin veut rendre accessible la guitare au plus grand nombre : son charme et sa constance relèvent aujourd'hui ce défi. Milos

connaît d'autant mieux le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo qu'il l'a enregistré (avec d'autres pièces du compositeur dont Invocación y danza, Fantasia para un gentilhombre...) sous la direction de Yannick Nézet Séguin.

Le concerto d'Aranjuez de Rodrigo écrit à Paris alors que l'Espagne s'entredéchire pendant la Guerre Civile (1939) est le premier de ses 5 Concertos pour guitare. On y relève l'influence des maîtres anciens Domenico Scarlatti, Padre Soler. Le titre renvoie au jardins (enchanteurs) du palais royal d'Aranjuez, édifié pour Felipe II. C'est une partition panthéiste, un hymne au miracle de la nature où s'expriment directement les merveilles du jardin célébré : chant des oiseaux, ruissellement des fontaines multiples, jusqu'au parfum des magnolias en fleurs... un Eden terrestre en temps de guerre. Au temps de la barbarie, le compositeur affirme a contrario le miracle atemporel et éblouissant des fleurs et des oiseaux... Le second mouvement (Adagio où dialoguent la guitare avec les bois et les cuivres : cor anglais, basson, hautbois, cor d'harmonie...), le plus introspectif, entre sérénité et tristesse pudique n'est pas inspiré des victimes du bombardement de Guernica survenu en 1937 (comme on le dit très souvent), mais de la lune de miel du compositeur avec sa femme Victoria.

Soirée à Madrid
Paris, vendredi 31 octobre 2014
Théâtre des Champs-Élysées, 20h

Orchestre de chambre de Paris
Roberto Forés Veses, direction
Miloš Karadaglić, guitare

Programme

Arriaga : Les Esclaves heureux, ouverture
Rodrigo : Concerto d'Aranjuez, pour guitare et orchestre
De Falla : Le Magistrat et la Meunière

Rappel : critique du cd Latino de Milos par Elvire James, juin 2012

Milos, le nouveau poète guitariste. En roi du tango et des mélodies populaires les plus nobles qui parlent au coeur immédiatement, Carlos Gardel dont *Por una cabeza* écrit en 1935, l'année de sa mort, paraît ici d'une suavité souveraine, légère, badine à laquelle Milos apporte une distinction pudique. Même entrain pour cet autre tango très connu, *La Cumparsita* de l'uruguayen Gerardo Matos Rodriguez, composée en 1917: Milos souligne avec un sens des nuances personnel, le déséquilibre et les vertiges d'un air ciselé entre nostalgie et tendresse... [LIRE la critique complète du cd Latino par Milos \(Villa-Lobos, Piazzolla, Gardel, ...\)](#)

[LIRE aussi la critique du cd Mediterraneo par Milos \(Albeniz, Tarreaga, Granados... \)](#)

Photos : veste en cuir © L Borges

Venezuela : les 39 ans du Sistema



« *Notre musique constitue un langage universel de paix* » (Gustavo Dudamel). Concerts commémoratifs pour le 39ème anniversaire du Sistema fondé par José Antonio Abreu. En février 2014, le Venezuela vit l'un de ses plus importants

événements artistiques de l'année : **cette semaine à Caracas, le Sistema célèbre son 39ème anniversaire** sous la baguette, toujours enflammée de Gustavo Dudamel, son fils le plus médiatisé à l'échelle planétaire, qui dirigera quatre des grandes formations liées au Sistema, l'Orquesta Sinfónica Simón Bolívar de Venezuela, la Sinfónica Juvenil de Lara, le Chœur Sinfónico Juvenil de Lara et la Sinfónica Nacional Infantil de Venezuela.

La musique classique et l'expérience de l'orchestre seraient-elles des modèles d'intégration sociale? **Le Sistema a été fondé en 1975 par le maestro vénézuélien José Antonio Abreu** avec l'objectif de proposer un nouvel apprentissage à la fois collectif et individuel de la musique aux plus démunis, à travers les orchestres symphoniques et les chœurs dans tout le pays. Son objectif est d'aider la jeunesse en l'accompagnant à trouver sa voie personnelle et sa place dans la société selon une vision humaniste. Apprentissage et discipline, éducation, expérience de l'orchestre comme excellente formation au groupe, le parcours de chaque élève instrumentiste est un moyen très efficace pour son accomplissement. Depuis ses débuts (et à travers ses nombreux résultats plutôt convaincants), le Sistema est devenu un modèle pédagogique, artistique et social, qui a obtenu une reconnaissance internationale : c'est sans doute le plus réussi de l'histoire du Venezuela et même de l'Amérique du Sud.

Les 39 ans du Sistema à Caracas

Tchaïkovski pour célébrer les

39 ans du Sistema

Tchaikovsky est le compositeur mis à l'honneur pour le 39ème anniversaire du Sistema, une grande partie de son œuvre symphonique sera donnée, comme une folle semaine russe à Caracas. Gustavo Dudamel, Christian Vásquez, Dietrich Paredes, les fleurons du Sistema dirigeront les plus importantes formations du pays.

A l'heure où le manque de stratégie sociale et culturelle est la monnaie courante de beaucoup de pays, où même l'Europe fer de lance de l'histoire musicale depuis la polyphonie médiévale, ne développe pas de projet similaire au Sistema pour sa jeunesse en perte de valeurs et de références, il est gratifiant de suivre au Venezuela toute une génération de jeunes musiciens, de les voir grandir grâce à la force constructrice de l'art.



José Antonio Abreu et de jeunes instrumentistes élèves du Sistema (DR)

**agenda des célébrations du 39ème anniversaire du Sistema au
Vénézuéla**

**Sala Simon Bolivar, Centro nacional de Accion Social por la
Musica
Caracas Venezuela**

**Concert gratuit des 39 ans du Sistema : Dimanche 16 février
2014**

Symphonies n°1, 6 de Tchaikovsky
Orquesta Sinfonica Simon Bolivar de Venezuela
Gustavo Dudamel, direction

**Los Angeles, Walt Disney Concert Hall
Le 21 février, 20h**

Festival Tchaikovsky
Orquesta Sinfonica Simon Bolivar de Venezuela
Gustavo Dudamel, direction
Concerto pour violon (soliste : Alina Pogostkina, violon)
Symphonie n°2 » Petite Russie «

+ d'infos : sur [le site officiel du Sistema à Caracas](#)
Voir aussi [le calendrier de tous les concerts commémoratifs
des 39 ans du Sistema](#)